

Philip Stratford

DEUX LITTÉRATURES À SE PARTAGER

OMNIPRÉSENTE DANS LA VIE des Canadiens, la traduction, chose curieuse, ne semble guère retenir leur attention. On dirait que, comme de la masse d'un iceberg, ils n'en peuvent percevoir qu'une infime partie. Elle est pourtant de règle pour nous qui avons choisi, à l'encontre de nos voisins du sud, de constituer non pas un creuset mais une sorte de « grand damier nordique ». Tout passage d'une case à une autre – c'est-à-dire toute communication entre deux groupes linguistiques différents – suppose alors invariablement que l'un des interlocuteurs interprète les idées et les messages de l'autre, ce qui rend bien sûr ardue l'incessante quête de notre identité. D'autant plus que la traduction – comme les traducteurs le savent bien – n'opère jamais un banal transfert d'une langue à une autre par le truchement de moyens d'expression neutres, inodores et sans saveur, mais une véritable transformation politiquement et culturellement prégnante.

Traduttore, traditore...

Ces phénomènes, qui se présentent comme des problèmes inhérents à la réalité canadienne, peuvent être illustrés par certains événements de notre histoire¹ où la traduction a joué un rôle de premier plan.

L'expérience de Jacques Cartier, par exemple, semble confirmer le vieil adage italien, *Traduttore, traditore*, selon lequel le traducteur est par définition un traître. Au mois de juillet de l'an 1534, au large de Gaspé, Cartier kidnappe les deux fils de Donnacona, soi-disant souverain du Canada. Il les conduit en Bretagne et les initie au métier d'interprète. À leur retour en Nouvelle-France, le printemps suivant, les princes iroquois prennent leur revanche. Par souci de loyauté envers leur peuple, ils font jouer les traductions en sa faveur. Ce qui leur vaut la réputation d'intrigants. Cependant, ce sont les Européens qui auront le dernier mot : Cartier kidnappera les princes une seconde fois et ils mourront en terre française. Les Iroquois conçurent alors une inimitié profonde envers les Français et le cours de l'histoire se trouva changé par l'inévitable subjectivité de l'activité traduisante.

Champlain, en homme averti, prend un autre chemin et envoie Étienne Brûlé séjourner chez les Indiens, durant l'hiver de 1610-1611, pour qu'il se familiarise avec la langue. L'expérience a si bien réussi que Brûlé demeure parmi les indigènes pendant 20 ans et renonce à la plupart de ses coutumes européennes. « Assimiler ou être assimilé », tel est le risque que court le traducteur. Ironie du sort, Étienne Brûlé, qui avait passé tant d'années de sa vie à adopter intégralement le mode de vie des Hurons, a été assassiné par ses hôtes qui en ont le plat de résistance d'un festin anthropophagique.

Après la conquête de 1760, les mêmes problèmes de communication surgissent, quoique à une échelle différente, entre les colons français et les occupants britanniques. Personne dans la colonie ne parlant l'anglais, ces derniers ont recours à des Huguenots francophones qui ont fui la France catholique du XVII^e siècle. À l'arrivée de Carleton en 1767, on retient les services d'un interprète-résident, François-Joseph Cugnet, qui occupera le poste de traducteur et secrétaire français du gouverneur et du Conseil pendant 20 ans. Malgré le prestige de cet emploi, le mystère qui entoure le métier de traducteur lui valut réputation de traître. En effet, Cugnet sera accusé (sans aucune preuve à l'appui) d'avoir indiqué à Wolfe le sentier qui mène de l'Anse-au-Foulon aux Plaines d'Abraham. D'autre part, les Nipissing n'avaient-ils pas surnommé l'interprète-explorateur, Jean Nicolet, « deux fois homme », ou « homme double »; derrière ce compliment persiste l'accusation de duplicité.

La responsabilité de la traduction incombait surtout aux Français. En 1804, la Compagnie du Nord-Ouest comptait 56 interprètes francophones contre 12 anglophones. Au cours du 19^e siècle bon nombre d'écrivains québécois célèbres ont fait office de traducteurs officiels : Philippe-Aubert de Gaspé, auteur du roman *Les anciens Canadiens*; François-Xavier Garneau, historien de renom; Antoine Gérin-Lajoie, auteur de *Jean Rivard*; les poètes Louis Fréchette et Pamphile Le May dont on retient surtout de ce dernier sa traduction du roman de William Kirby, *The Golden Dog*, et du poème de Longfellow, *Evangeline*.

Les impératifs politiques et commerciaux ont contribué à faire des Québécois « un peuple de traducteurs ». Même à l'heure actuelle, les Québécois demeurent parmi les plus grands consommateurs de traductions, la quantité de renseignements provenant de sources anglophones (40 contre 1 dans le contexte nord-américain) en fait un public particulièrement désigné. Ce phénomène a incité certains linguistes à étudier le concept d'acculturation, c'est-à-dire l'effet nuisible de la traduction sur le français parlé au Québec².

Le rapprochement des solitudes

Traduction et paradoxes vont de pair. Dans le domaine littéraire, point de mire des pages suivantes, le courant a été dans le sens inverse. Traditionnellement, deux fois plus d'ouvrages ont été traduits vers l'anglais que vers le français, et ce malgré qu'au début un très petit nombre d'écrivains anglo-canadiens de renom se soient mis à la traduction (exception faite des traductions de Charles G.D. Roberts des œuvres de Philippe-Aubert de Gaspé et de Louis Fréchette). Cela, manifestement, témoigne d'un intérêt pour la culture québécoise que la province rend bien mal. Nombreuses sont les raisons qui peuvent être mises de l'avant pour expliquer la situation, le dynamisme et l'originalité de la littérature québécoise n'étant pas les moindres.

Malgré tout, historiquement parlant, l'intérêt pour l'autre culture a été lent à se manifester. En prenant le roman, type d'ouvrage le plus traduit, comme point de

repère, on peut dresser le bilan suivant : avant 1900 sept romans québécois ont été traduits; de 1900 à 1960, 36, soit un peu plus d'un tous les deux ans; de 1960 à 1970, 20 autres traductions sont venues s'ajouter à la liste, soit une moyenne de deux par année; de 1973 à 1982, 89 traductions ont été entreprises, soit presque neuf par année.

Avant d'examiner les causes de cet essor, il convient de préciser que le rendement du Canada dans le domaine de la traduction littéraire a été lamentable. Bon nombre des ouvrages mentionnés dans le paragraphe précédent ont été traduits aux États-Unis ou en Grande-Bretagne et les traductions des œuvres des poètes et des dramaturges accusant un sérieux retard par rapport à ceux des romanciers. Au cours de la même période, 75 pour cent des traductions d'auteurs canadiens anglais ont été réalisées à Paris; le choix des auteurs était personnel et restreint, et la quantité d'ouvrages traduits inférieure à celles des traductions vers l'anglais. Selon les annuaires statistiques de l'Unesco visant la décennie 1963-1972, le Canada a effectué en moyenne 117 traductions d'œuvres non scientifiques par année, se classant ainsi entre l'Islande et l'Albanie. Pour leur part, les Suisses ont réalisé sept fois plus de traductions littéraires, les Belges huit fois plus et les Hollandais seize fois plus.

Cependant, au début des années soixante-dix le scénario se modifie. Le Conseil des Arts du Canada encourageait depuis le milieu des années soixante les traductions en accordant aux éditeurs des subventions pour leur permettre d'en défrayer le coût. Il établit en 1972 un programme officiel de subventions pour les traductions canadiennes, réalisées par des Canadiens, assurant un tarif minimum qui, selon les normes internationales, était assez généreux. Cette initiative a éveillé l'intérêt de nombreux écrivains et accru considérablement le nombre d'ouvrages traduits. Dès le début la qualité du travail a été posée comme préalable et, en 1974, le Conseil a instauré le programme annuel des prix à la traduction, équivalents des Prix littéraires du gouverneur général. Il accordera aussi une indemnité de voyage aux traducteurs afin qu'ils puissent rencontrer l'auteur.

Cette initiative a eu plusieurs retombées, dont la création de l'Association des traducteurs littéraires/Literary Translators Association, qui poursuit les objectifs suivants : faire connaître le travail des traducteurs; assurer une qualité supérieure; protéger les droits professionnels de ses membres. L'Association regroupe quelque 70 traducteurs à l'échelle du pays, presque la moitié traduisant vers l'anglais, l'autre vers le français. De plus, une douzaine traduisent à partir d'autres langues. Outre son assemblée annuelle, véritable tribune d'échanges d'idées et de renseignements sur la traduction, elle publie un bulletin, *Transmission*, et parraine le Prix John Glassco attribué annuellement à une traduction canadienne inédite vers l'anglais ou le français.

Citons d'autres effets secondaires : la publication d'une bibliographie³ des livres canadiens en traduction, dont la troisième édition paraîtra sous peu; la reconnaissance de la traduction en tant qu'art (par exemple, par le truchement de l'introduction en 1977 d'une rubrique intitulée « Translation » dans le cadre de la

revue annuelle des œuvres littéraires canadiennes du *University of Toronto Quarterly*); un nombre accru de conférences sur la théorie et pratique de la traduction. Plusieurs revues, notamment *Ellipse* depuis 1969, mais aussi des numéros spéciaux de *Contemporary Literature in Translation*, *Canadian Literature*, *Canadian Fiction Magazine*, *Journal of Canadian Fiction*, et *Liberté* ont soutenu cet intérêt. Du côté des maisons d'édition, deux séries de publications sont consacrées à la traduction : au Cercle du Livre de France, la collection des « Deux Solitudes », et chez Harvest House, « French Writers of Canada ». D'autres maisons, McClelland and Stewart, Oberon Press, Coach House Press et Talonbooks en anglais, et Éditions Héritage, Hurtubise HMH et Québec-Amérique en français, ont manifesté un intérêt marqué pour la publication d'œuvres traduites.

Le traducteur littéraire de l'avenir

Bien que ces tendances laissent présager un avenir prometteur, il n'y pas lieu de céder à un optimisme béat. Un regard averti révèle par exemple que la période d'activité intense est courte, la croissance dépendant entièrement de l'aide fédérale. Sans compter que les répercussions transculturelles sont très difficiles à évaluer. Une étude des premières vingt années du trimestriel *Canadian Literature* a donc été entreprise à cet effet. En voici les résultats : de 1959 à 1979, 102 traductions ont fait l'objet d'un compte rendu, une moyenne d'un par numéro jusqu'en 1975 lorsque ce chiffre doubla. De ces comptes rendus, un tiers était des récapitulatifs, un tiers des critiques d'une page, et le dernier tiers des articles plus élaborés.

Honorable, ce dossier permet sans doute d'apprécier les effets de l'aide du Conseil des Arts. Il révèle par ailleurs qu'il y a place à amélioration. Par exemple, les critiques étaient faites longtemps après la publication de la traduction et, il va sans dire, bien après la parution de l'original, en moyenne quatre ans plus tard. Des comptes rendus sérieux, c'est-à-dire ceux de plus d'une page, un tiers négligeait de mentionner qu'il s'agissait d'une traduction et un autre tiers d'en commenter la qualité. Naturellement, les traductions n'étaient pas indiquées comme telles et le nom du traducteur ne paraissait pas à l'index. Si une telle façon d'agir peut sembler cavalière, elle est de loin supérieure à celle accordée par les critiques québécois, qui jusqu'à récemment pratiquaient un véritable « boycottage » de traductions d'ouvrages canadiens de langue anglaise.

De toute évidence, il faudra attendre quelque temps pour récolter ce qui a été semé. L'Association des traducteurs littéraires devra s'efforcer davantage pour faire connaître le travail de ses membres et expliquer les complexités du métier. Un plus grand nombre de maisons d'édition canadiennes devront mettre au point des lignes directrices à long terme pour la publication des traductions, stimulant qui s'ajoute ainsi à ceux du gouvernement. Les critiques littéraires devront accorder une attention particulière aux traducteurs car, comme l'a écrit James Page dans un numéro précédent, étudier la littérature dans une seule langue officielle ne per-

met d'acquérir qu'une vue partielle de la réalité canadienne. Ce n'est qu'à ce moment-là, peut-être, que le public saura réellement apprécier nos deux littératures doublant ainsi son héritage culturel.

Ce processus sera long, mais il suffit de jeter un regard en arrière pour constater l'ampleur du progrès. Depuis que le Conseil des Arts a créé son programme en 1972, près de 500 nouveaux ouvrages littéraires ont été traduits, rendement sans précédent. Quarante-cinq maisons d'édition françaises et cinquante anglaises ont collaboré à ce travail réalisé par 100 traducteurs francophones et 100 anglophones, dont une trentaine ont maintenant au moins deux traductions à leur crédit. Changement de grande portée, l'ancien coefficient de 2 contre 1 (deux titres français contre un titre anglais) n'a plus cours. Durant cinq des dix dernières années, plus de livres ont été traduits vers le français que l'anglais, pour des totaux équivalents. Plusieurs projets de traduction importants ont été mis à exécution : les recueils de poèmes de Earle Birney et de E.J. Pratt, la biographie de Sir John MacDonalld de Donald Creighton et des classiques tels que *Sunshine Sketches* de Stephen Leacock et *As for Me and My House* de Sinclair Ross. Le Conseil des Arts, de même que la Direction du multiculturalisme du Secrétariat d'État, accordent maintenant quelques subventions pour des traductions dans des langues autres que le français et l'anglais.

En marge de cette activité, quelques ouvrages intéressants sur l'art de la traduction ont été publiés : un échange de correspondance entre Anne Hébert et Frank Scott, *Dialogue sur la traduction* (HMH, Montréal, 1970), inspiré de la traduction que ce dernier a fait du *Tombeau des rois*; une étude historique de la théorie et la pratique de la traduction par L.G. Kelly de l'Université d'Ottawa, *The True Interpreter* (Blackwell, Oxford, 1979); une analyse de la traduction dans le contexte canadien, *Bilinguisme et traduction au Canada : rôle socio-linguistique du traducteur* (CIRB, Québec 1982) de Denis Juhel du Centre international de recherche sur le bilinguisme à l'Université Laval. D'autres projets à long terme comprennent une histoire de la traduction au Canada de Jean Delisle, de l'Université d'Ottawa, et un dictionnaire universel des traducteurs anglophones du XX^e siècle de Milly Armour de l'Université Carleton. Nous est-il permis de penser que la traduction littéraire est finalement en passe d'acquérir chez nous ses lettres de noblesse?

Il a souvent été dit que la traduction est un pont entre les cultures. En ce qui concerne la traduction littéraire au Canada, la planification, la conception et la construction de l'armature sont achevées. Il ne manque plus qu'une circulation plus intense dans les deux sens.

<p>LE TOMBEAU DES ROIS</p> <p>par Anne Hébert</p> <p>J'ai mon cœur au poing Comme un faucon aveugle.</p> <p>Le taciturne oiseau pris à mes doigts Lampe gonflée de vin et de sang, 5 Je descends Vers les tombeaux des rois Étonnée À peine née.</p> <p>Quel fil d'Ariane me mène 10 Au long des dédales sourds? L'écho des pas s'y mange à mesure.</p> <p>(En quel songe Cette enfant fut-elle liée par la [cheville Pareille à une esclave fascinée?)</p> <p>15 L'auteur du songe Presse le fil, Et viennent les pas nus Un à un Comme les première gouttes de pluie 20 Au fond du puits.⁴</p>	<p>THE TOMB OF THE KINGS</p> <p>par Anne Hébert</p> <p><i>Traduction (troisième version)</i> <i>par Frank Scott</i></p> <p>I carry my heart on my fist Like a blind falcon.</p> <p>The taciturn bird gripping my fingers A swollen lamp of wine and blood I go down Toward the tombs of the kings Astonished Scarcely born.</p> <p>What Ariadne-thread leads me Along the muted labyrinths? The echo of my steps fades away as [they fall.</p> <p>(In what dream Was this child tied by her ankle Like a fascinated slave?)</p> <p>The maker of the dream Presses on the cord And my naked footsteps come One by one Like the first drops of rain At the bottom of the well.⁴</p>
--	---

Dans sa préface au *Dialogue sur la traduction*, d'où sont tirés cet extrait du poème d'Anne Hébert *Le Tombeau des rois* et la traduction qu'en a faite Frank Scott, Nothrop Frye écrit : « Frank Scott cristallise le tout en anglais et il est clair que sans l'incitation de l'autre langue, Anne Hébert n'aurait jamais découvert tant de signification à son propre poème. C'est en pareil cas que la traduction devient œuvre de création, au plan de la communication, et non plus seulement un mal nécessaire ou la suppression d'une barrière. Il est difficile d'apprendre plus, et en moins

pages, sur le « métier » qui entre dans la fabrication d'un poème, qu'on ne le fait ici. »⁵

Notes et références :

1. Je tiens à remercier les collaborateurs d'un numéro spécial de *Meta*, le journal des traducteurs, volume 22, n° 1, mars 1977, « Histoire de la traduction au Canada » et plus particulièrement M. Jean Delisle pour les renseignements qui suivent.
2. Poisson, J., « La traduction, facteur d'acculturation? » *Meta*, vol. 22, n° 3, septembre 1977, p. 232-233.
3. Stratford, P., *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*, préparée pour le Comité de la traduction du Conseil canadien de recherche sur les humanités, Ottawa, 1977.
4. La reproduction des vers du poème d'Anne Hébert *Le Tombeau des rois*, tiré du recueil intitulé *Poèmes*, a été autorisée par les Éditions du Seuil et celle de la traduction de Frank Scott, *The Tomb of the Kings*, a été autorisée par McClelland and Stewart Ltd. (p. 10)
5. Anne Hébert et Frank Scott, *Dialogue sur la traduction*, Collection Sur Parole, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1970. (p. 10)

Source : *Langue et Société*, n° 11, 1983, p. 8-13.